

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
3 fr. pour six mois

Directrice : **Colette REYNAUD** ☆ Rédactrice en Chef : **Louise BODIN**
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (1^{er})
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Un Evénement Historique.....	Louise BODIN
Midinettes en Promenade.....	Georges YVETOT
Dominicale à Saillé.....	Henriette SAURET
Petites Notes.....	ERMENONVILLE
La Femmes Enchaînée.....	L. Tarroux de St-Hilaire
Lettres de Femmes.....	Germain DURE
Entretiens.....	Louis JEAN
A Propos de Captivités.....	Maurice WULENS
Note d'une Villageoise.....	Germaine BURAY
La Marche des Crétins.....	Alfred FABREGUES
Revue des Idées.....	Waldemar GEORGE

UN EVÈNEMENT HISTORIQUE

C'est le rapport de M. Louis Martin, sénateur du Var, sur la Femme Française et le Droit de vote. La Revue du 15 septembre donne la primeur de ce rapport et c'est M. Jean Finot, directeur de la Revue, qui la présente lui-même à ses lecteurs en des termes chaleureux.

M. Jean Finot est un féministe ardent et combatif depuis de longues années, bien avant que la question féministe n'ait pris, si je puis dire, un caractère aigu et n'en soit arrivée à la nécessité d'une solution immédiate.

M. Louis Martin réclame le suffrage intégral pour la femme française âgée de vingt-cinq ans révolus, franchissant du même coup toutes les étapes intermédiaires, entre autres celle du suffrage municipal, revendication trop timide de l'Union Française pour le Suffrage des Femmes.

M. Louis Martin part de ce principe qu'il est plus facile de tout obtenir d'un seul coup que par morceaux, que la théorie des petits paquets n'a jamais rien valu, qu'il est difficile d'obtenir un effort nouveau lorsqu'un petit effort a été réalisé, qu'après le suffrage municipal tout sera à recommencer et qu'il faudra soutenir les mêmes luttes, combattre les mêmes arguments pour enlever le suffrage départemental, puis le suffrage national. M. Louis Martin a bien raison. A la Chambre des Députés, M. Emile Magniez a fait

une proposition analogue, avec quelques cas d'exception sur lesquels il y aurait lieu de revenir, mais le principe du vote intégral est également admis par lui.

Que vont dire les femmes féministes déjà prêtes à dénoncer le maximalisme — oh ! inconscient — du groupe féminin qui faisait campagne pour le suffrage intégral ? M. Louis Martin serait-il, sans le savoir, un auxiliaire de ces « maximalistes » ?

Le rapport de M. Louis Martin est un exposé historique des aptitudes, des capacités, du caractère féminin et du rôle joué par les femmes dans la civilisation, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Chemin faisant, il réfute toutes les objections habituelles faites et refaites, dites et redites, sassées et ressassées par les adversaires des droits politiques de la femme. Car il est nécessaire d'enfoncer des portes ouvertes pour que les gens s'avisent qu'il est possible de les franchir. Il démontre que, même si le talent devait être pour quelque chose dans le droit de vote cela ne serait pas une raison à invoquer contre les femmes, non plus l'esprit, l'énergie, le bon sens et le courage, oui le courage civique.

Il choisit en Grèce, à Rome, et chez nous, en France, tout au long de notre histoire les exemples les plus propres à démontrer que le sexe féminin peut être glorieux de nombreuses individualités supérieures et il les rassemble en toute impartialité, sans souci de leurs opinions politiques ou religieuses, qu'elles soient païennes ou chrétiennes.

Il démontre que les droits et les devoirs politiques ne sont pas incompatibles avec « les grands et sublimes devoirs de la Maternité » que même ils les complètent, que le charme et la grâce sont des « tartes à la crème » un peu rances et que les disputes dans les ménages sont une plaisanterie d'une telle puérilité qu'on ne comprend même pas qu'elle ait pu être faite.

Il fait appel à l'autorité de Montaigne, de Condorcet, de Stuart Mill et Jules Favre, de M. Edouard Laboulaye, à un des fondateurs les plus éclairés, les plus éminents, et les plus modérés, tout ensemble, du Sénat actuel, et de M. Jean Finot.

« Plus un pays est livré au gouvernement des politiciens, dit M. Jean Finot, plus la participation de la Femme au vote politique devient pour elle urgente et inévitable. Le vote de la femme fera triompher les lois de protection sociale de l'enfant, de la femme, des vieillards, de la race menacée par l'alcoolisme, la tuberculose, la syphilis... »

C'est tellement évident.

Enfin, je ne vois pas que M. Louis Martin réclame une enquête préalable avant d'accorder le droit de vote aux

femmes, enquête inventée en désespoir de cause pour tâcher d'éviter ou de reculer un acte de justice auquel ne peuvent se résoudre les anti-féministes. M. Louis Martin ne paraît pas inquiet de les voir renverser le char de l'Etat dans le fossé à droite, fossé d'où les sénateurs comme M. Louis Martin ont fait récemment un courageux effort pour le tirer. Je ne peux pas croire que M. Louis Martin et tous ceux qui le suivent dans cette voie du suffrage des femmes ne soient en réalité que de petits imprudents.

D'ailleurs depuis que j'ai lu cette phrase, écrite à Tabarant par une femme « républicaine » : « Nous, dont les fils combattent depuis trois ans, nous ne voulons pas que des ouvrières, privées d'instruction depuis l'âge de douze ans, commettent des actes de folie » (par l'exercice du droit de vote) je ne suis plus ainsi persuadé que c'est uniquement le péril de droite qu'on redoute.

J'avoue que j'aurais voulu que M. Louis Martin insistât davantage sur les temps présents, sur la force pacificatrice que seront les femmes dans un monde qui déclare qu'après celle-ci il ne veut plus de guerres. Citer la reine Elisabeth de Belgique et la reine Marie de Roumanie pour justifier le droit de suffrage accordé aux femmes françaises. C'est bien, évidemment, mais enfin c'est inattendu et c'est singulier. Je sais bien que ces noms de souveraines sont suivis de ceux de Mmes Déjerine et Curie, Bogelot et Macherez. Mais la foule, la foule des femmes qui peinent, la foule des femmes qui sont des faibles, des sacrifiées, des exploitées, la foule de celles qui crient justice et qui ont droit à la justice, que M. Louis Martin ne lui a-t-il donné plus de puissance et plus de prestige qu'à la royauté. Non, non, même nos contemporaines les plus célèbres, il ne fallait pas les énumérer. Il fallait parler de celles dont personne ne parle jamais, des humbles, des laborieuses, des douloureuses, des énergiques, de celles pour qui le droit de vote sera l'acheminement vers la liberté, vers l'émancipation et, sinon vers le bonheur, du moins vers un peu plus de bonheur.

Mais peut-être M. Louis Martin est-il un sage qui s'est souvenu du proverbe français : « Comme on connaît les saints, on les honore ». Peut-être s'est-il dit qu'il était nécessaire d'impressionner la Haute Assemblée avec quelques têtes couronnées et que lorsqu'ils auraient les couronnes dans l'œil, ses collègues, soutiens du trône et de l'autel, n'y verraient que du bleu — du bleu de roi — quand passerait vers les urnes la masse des prolétaires, enfin devenues citoyennes.

M. Louis Martin a dit qu'il s'agissait d'une grande vérité morale qui est aussi une grande vérité politique, il a dit qu'il s'agissait de droits égaux et nous qui nous attachons à la réalisation de cette réforme comme à un espoir de salut, nous ne pouvons que le remercier de sa plaidoirie chaleureuse, de son vigoureux appui, de son éloquent appel et, de toutes nos forces, nous sommes avec lui.

Et si vous réfléchissez que ce rapport est l'œuvre d'un Sénateur, qu'il est destiné à être discuté au Sénat, qu'il est suivi d'un projet de loi en un article unique « aussi sobre, qu'impressionnant », vous comprendrez que j'ai pu dire qu'il s'agissait d'un événement historique.

Louise BODIN.

PROPOSITION DE LOI

ARTICLE UNIQUE

La Femme Française, à partir de 25 ans révolus, a le droit de figurer sur les listes électorales de la commune où elle remplit les conditions de résidence exigées par la loi. Ce droit est soumis aux diverses causes de déchéance énumérées dans l'article 15 du décret du 2 février 1852.

La femme, dont le nom figure sur les listes électorales d'une commune peut être, à l'occasion des élections sénatoriales, nommée déléguée par le Conseil municipal de ladite commune.

Louis MARTIN,
Sénateur.

Midinettes en Promenade

Elles sont encore en repos nos aimables Midinettes. Elles se promènent... C'est tout ce qu'il est permis de dire d'elles au nom de la Liberté de la Presse.

Comme ces dames, leurs exploiteuses, comme ces dames leurs chères patronnes et comme ces coquettes inutiles et parfois très jolies que leurs mains de fées ont habillé, voici nos Midinettes en promenade — non plus sur nos boulevards, mais sur la... grève. C'est tel que je vous le dis.

Les premiers jours de l'automne qui nous paraissent un peu froids obligent les Midinettes à marcher un peu vite.

Elles se tiennent serrées les unes contre les autres en marchant par trois ou par quatre en se donnant le bras. Et, comme elles sont toujours rieuses et gaies, on se dit en les voyant si charmantes : « Sans doute, la mer est belle ». Et la grève est animée !

Des essaims charmants de jeunes femmes s'y montrent et leurs cris joyeux, leurs ébats, font oublier le départ précipité des belles dames, leurs patronnes, rappelées à Paris « pour affaires ».

Nos Midinettes sont donc en ce moment à la mer.

Mais sur la place, ces nouvelles coquettes doivent être toutes émerveillées. Elles n'ont pas l'habitude sans doute des vastes horizons.

Le grand air a dû mettre des couleurs à leurs joues pâlies et leurs cheveux s'ébouriffent sans doute aux souffles puissants du vent qui vient du large. Le sable de la grève n'a jamais été foulé de tant de pieds si mignons !

Ah ! comme elles sont heureuses de vivre ! Pendant ce temps on s'occupe, à Paris, de leurs intérêts corporatifs.

En attendant les mouettes leur font fête et mêlent leurs cris d'oiseaux à ceux de ces gentes oiselles de la capitale s'ébattant sur la grève.

Il paraît que le Gouvernement, toujours plein de sollicitude, pour les filles, les épouses, les amantes et les sœurs de nos braves poilus a voulu faire une agréable surprise à nos charmantes Midinettes. Il a fait très discrètement chauffer pour elles plusieurs trains qui, de Paris, les a déposées sur nos plages superbes de la Manche et de l'Océan.

C'est incroyable et pourtant c'est ainsi. On vient de me l'assurer.

On ne peut qu'applaudir à la louable initiative gouvernementale. C'est si rare !

Ah ! le Tigre en a de bonnes, quand même !

Voilà qui va encourager nos braves défenseurs du Droit, de la Justice et de la Liberté à continuer. Ils comprendront que, du haut en bas de l'échelle sociale, dans toute la Nation, chacun fait son devoir. Et ils feront le leur jusqu'au bout ! D'ailleurs, ils n'y ont jamais failli et la Victoire leur sourit.

Aussitôt que cette bonne nouvelle me fut communiquée, j'ai pu trouver un ami pilote-aviateur, qui essaie les nouveaux appareils. Très aimable, il a consenti à m'enlever, c'est le cas de dire, d'un coup d'ailes, et à me transporter jusque sur la plage de Trouville.

Elle était toute déserte... Sur la mer, au loin, j'ai pu distinguer un joli, très joli bateau. Symbolique ce bateau !

Sans doute, les Midinettes ont trouvé trop humide le sable. Elles sont ailleurs que sur cette plage normande car je m'y suis trouvé seul à contempler la grève aussi belle et aussi nue que la vérité elle-même.

Avec mon ami l'aviateur, nous ne fûmes pas empruntés pour prendre une décision :

Il faut absolument que nous jouissions du coup d'œil...

« Envolons-nous sur d'autres bords, dit mon pilote, nous les trouverons bien... »

Et de nouveau, nous voilà dans les airs, scrutant de haut

les rivages déserts de ma Normandie, puis ceux de la Bretagne.

Enfin, las et déçus, nous regagnâmes les bords peu fleuris qu'arrose la Seine

J'avais pourtant rêvé d'une grève animée !... Et c'était un beau rêve.

Me voici de retour à Paris et je vois maintenant qu'il n'y a rien de changé : S'il n'y a pas de Midinettes sur la plage, il est bien inutile de courir de grève en grève pour les trouver ; elles sont en ballade sur les boulevards de notre capitale.

Georges YVETOT

DOMINICALES A SAILLÉ

« A Saillé, le tant de septembre, Dominicales. Chants et costumes du pays. »

Ainsi parlait l'affiche collée sur un mur du Pouliguen. Dominicales, joli mot, majestueux et évocateur. Saillé, nom rustique qui fleure le blé noir et le cidre dur. Cela me tenta d'aller voir les Dominicales à Saillé — et j'y fus. — La route de Saillé est comme un pont étroit jeté sur le marais salant qui s'étend à droite et à gauche, jusqu'aux confins de l'horizon : le marais, alambic où la mer vient changer d'état ; le marais infiniment semblable à lui-même et pourtant infiniment divers ; le marais, multipliant ses miroirs comme pour réfléchir plus nombreusement les grâces du ciel, le marais, plein de bleus et de verts changeants, rouillé d'iode, le marais où trempent les reflets précis des mulons de sel posés symétriquement le long des « œillets ». Ces mulons de sel, cônes blancs et parfaits, qui s'érigent, florisent foisonnante des pares liquides, ils donnent un caractère d'étrange poésie à ce paysage dépouillé. Ils sont, pour le rêveur, tour à tour les tentes immaculées d'un campement de conte de fée, de fines montagnes de neige au pays des pygmées et les albes seins, les seins innombrables d'une Tsis prolifique.

Saillé est un vieux village de paludiers, situé au milieu des salines. Village étonnant d'avoir conservé, si près de la civilisation — c'est-à-dire, de la station balnéaire la plus artificielle qui soit, la Baule — son âpreté et sa simplicité premières. Saillé, c'est un bouquet de maisons humbles, toutes blanchies à la chaux, dont les toits bleus et roux sont doucement pressés et inclinés les uns contre les autres, tant que ces maisons semblent un groupe de paysannes qui se font des confidences. Nul mouvement dans les ruelles verdies. Les ouvertures des portes et des fenêtres encadrent des scènes paisibles, des petits tableaux éternels : un intérieur d'étable où luit la croupe cuirée d'une vache que traite une fillette assise sur un escabeau ; une salle d'auberge où trois paludiers sont attablés devant trois bols pleins de vin rouge ; un logis où surgissent de l'ombre les luisantes rondeurs des assiettes d'un vaisselier et la clarté ambrée d'un visage de femme ; visage qui porte la coiffure de Saillé : diadème de filet blanc, plus ou moins ouvragé, épousant les cheveux et auréolant les traits avec une sévère joliesse. Dans le village, on ne voit guère d'instruments aratoires — peu de charrettes, peu d'animaux, point de jardins, toute la végétation se résume à quelques pots de fleurs sur le rebord des fenêtres, quelques rosiers plantés contre les seuils. Ici, point de culture possible. On ne vit que par le sel et pour le sel. Mais les Dominicales ? où ? On m'indique une vieille chapelle gisant sur une place rudimentaire, livrée aux ronces et aux orties. C'est là. — C'est là ? « Oui, les Dominicales ont toujours lieu dans l'ancienne église. » Désappointement. J'imaginais quelque kermesse champêtre, quelque bruyante « assemblée ». Pas du tout. Désert et silence autour de cette carcasse moussue. J'entre. Pénombre triste d'une nef en décrépitude. Sur les murs pelés, des peintures mourant d'humidité, où le Christ ne se distingue plus de Ponce Pilate. Aux baies ogivales, plus de vitraux,

mais des planches, laissant passer entre elles le jour en larges rais. Sur des chaises, des paysans, des paysannes, des baigneurs — des « étrangers » comme on dit ici — sont assis et regardent la scène où il va se passer quelque chose. La scène, c'est l'autel transformé. Pour l'instant, elle est close par un rideau, tout comme une vraie scène. Rideau jaunâtre et rapiécé, fait de vague lustrine et trainant sur les marches que recouvre un arlequin de vieux morceaux de tapis. A gauche de la scène, sur une chaise, face au public, dans une boîte en bois, deux grosses poupées habillées, l'une en paludier, l'autre en paludière, chatoient comme deux belles boucles d'oreilles dans leur écrin. A droite, une paysanne a disposé un éventaire où elle étale des dentelles au crochet, spécialité d'ici, travail d'une délicatesse exquise, aussi fin que de la dentelle au fuseau. L'ouvrière nourrit l'espoir d'en vendre quelques mètres pendant l'entracte aux « étrangères » présentes. — Voici que le rideau s'ouvre, avec un grincement comique, dévoilant une vision émouvante, archaïque, inattendue. Sur des gradins recouverts de toile blanche, s'étagent les acteurs pareils aux personnages d'un paradis de primitif, puérils et mystérieux, parés de toutes les somptuosités des étoffes et des couleurs. Au centre, une femme corpulente est assise dans son costume comme Dieu le Père parmi ses nuées. Sa jupe violette s'étale en plis puissants, de chaque côté de son tablier vert bordé de jaune. Le corsage est rouge. Le bonnet blanc, compliqué de dentelle et d'ornements dorés. Les mains posées sur ses genoux, la femme se tient droite et absolument immobile. Elle est encadrée par deux jeunes filles dont la minceur exagère encore son importance. La jupe de l'une est bleue azur, celle de l'autre est orange. Elles portent aussi un large bonnet et nombre d'affutiaux bariolés. En haut, en bas, à droite, à gauche, sont assis des garçons en costume de paludiers, formant tout autour des femmes une guirlande rouge, blanche et noire. Ce sont les écoliers de Saillé. Le costume de paludier c'est : une culotte courte et bouffante, en calicot blanc avec des volants et des nœuds retombant sur les bas, blancs également ; un large gilet de drap écru à ganses d'or, une veste écarlate et le chapeau incomparable, le magnifique, l'immense chapeau noir et pelucheux, relevé devant en forme de demi-lune. D'aucuns ont un bonnet rouge dont le fond souple, très long pend sur le côté. Ceux-là ressemblent aux soldats de la Révolution, alors que les autres évoquent les Maréchaux de l'Empire. Et les visages de ces gosses, ronds, roses, rieurs, jurent drôlement avec leurs accoutrements importants. Tout cela crie, éclate, rutile. C'est plein d'une richesse naïve, c'est joyeux à l'œil, c'est beau.

HENRIETTE SAURET

(A suivre.)

PETITES NOTES

— On lit depuis deux mois dans les journaux républicains des protestations contre « l'iniquité du procès et du verdict Malvy », émanant de tous les groupements syndicaux de tous les coins de la France. Les plus importantes Fédérations ont voté des ordres du jour énergiques, et l'imposant ensemble de ces manifestations prouverait que la très grosse majorité des travailleurs français est contre l'institution anti-démocratique du Sénat. Et c'est très exact, en effet ! Or, pourtant, voyez : le Sénat continué sans se soucier de l'opinion populaire exprimée par tant d'insertions de tant d'ordres du jour ; sans même paraître s'en apercevoir ! Pourquoi cela ? Parce que ces manifestations, c'est du vent !...

— M. Clemenceau a lu au Sénat, le 17 septembre, un des plus fameux articles qui soient sortis de sa plume. Désireux de nous le faire connaître, le Sénat l'a fait afficher, à nos frais, sur toutes les murailles de France. C'est un succès de tirage que n'a jamais connu l'Homme Enchaîné, non plus que

le Bloc, la Justice et autres lointaines feuilles herziennes dont Rochefort disait qu'il « les fait sous lui. »

— A peine la colle de ces affiches était-elle sèche que le Ministre des Affaires Etrangères faisait paraître le *Livre jaune* de l'alliance franco-russe qui, par les terribles révélations qu'il apporte contre les méfaits de la diplomatie secrète, contredit radicalement les assertions unilatérales du discours ! Il est dommage que le *Livre* ne reçoive, pas la même diffusion.

— Nous sommes en Démocratie. Il est donc fort congru qu'un Livre diplomatique, et de cette couleur-là, nous renseigne sur les tractations opérées il y a vingt à vingt-cinq ans, sous la génération précédente et à son insu. Dans un autre quart de siècle, nos descendants seront informés de celles qui nous ont touché, et comment ! nous, en 1914 ! Pour le moment, ce sont des affaires qui nous sont étrangères.

— Ce susdit *Livre jaune* nous révèle, entre autres choses, que c'est le 12 août 1899 que M. Delcassé, à ce moment en Russie, fit adopter par le Tsar son projet de politique personnelle, dont nous avons vu les fruits. Ce jour-là, M. Delcassé avait déjeuné à Peterhof avec Nicolas II. Nous proposons de les envoyer dîner ensemble.

CENSURE

— Dans sa déposition au même procès Malvy, M. Viviani a dit : « Le 29 juillet (1914), je revenais de Stockholm avec M. le Président de la République... » — M. Viviani est trop modeste ; il revenait d'un peu plus loin que cela. M. Viviani revenait de Saint-Petersbourg en passant par Stockholm.

CENSURE

— Le correspondant du *Journal* en Russie, Paul Erio, écrit des articles furieux contre le gouvernement révolutionnaire. C'est une campagne systématique et sans mesure par laquelle on fait, à seize cent mille exemplaires, l'opinion publique. Mais s'il y a seulement seize lecteurs pour se dire : « Erio nous abuse. Car, de deux choses l'une : Ou il est effectivement en Russie, et alors, loin d'être terroriste, le gouvernement des Soviets est singulièrement libéral en lui laissant envoyer des dépêches aussi comminatoires ; — ou Erio n'est pas en Russie, et par conséquent, ne sait pas ce qui s'y passe. » S'il y a seulement, dis-je, seize lecteurs pour tenir ce raisonnement simple, ils sauvent l'honneur de la lucidité de la corporation des lecteurs.

— Les journaux démocrates ont fait un Manifeste pour protester contre la censure « destructive de la liberté des citoyens, et qui viole à la fois les principes et les lois de la République. » — C'est fort bien dit. Mais pourquoi ne pas s'être référé à la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, que tous nos hommes politiques nous ont appris à nommer « la Charte immortelle de la République » ? Car tout ce qu'il y a d'essentiel est fort bien formulé dans ce Code magnifique, et l'on y

voit qu'en vraie République il ne peut y avoir de censure, puisque tout citoyen a « le droit de manifester sa pensée et ses opinions, soit par la voie de la presse, soit de toute autre manière » (Art. VII). Nos rédacteurs y eussent même trouvé ceci : « La loi doit protéger la liberté publique et individuelle contre l'oppression de ceux qui gouvernent » (Art. IX).

Oui, pourquoi ne pas avoir rappelé l'œuvre de générosité et de vie de nos pères ? Serait-ce qu'on craint que le citoyen moderne n'aille jusqu'à découvrir l'article dernier, qui est la clé de voûte de leur édifice de liberté ?

— Dans le *Mercure de France*, la vieille Madame Rachilde, qui place Cythère en Amérique, Chaperonne ses jeunes sœurs de France avec une inconscience qui rappelle la nonnain de Brantôme : « Ah ! quel bonheur, mes chers sœurs, nous allons pouvoir le faire sans pécher ! » — La vieille Madame Rachilde en parle à son aise : on voit bien qu'elle a le *Mercure* sous la main.

— Le Consortium northcliffien qui triture les opinions publiques, vient de sortir un euphémisme qui est bien l'une des plus jolies trouvailles de cette époque féconde. Une dépêche (du bon faiseur) annonce que les élections générales anglaises n'auront peut-être pas lieu parce que : « On ne paraît plus avoir, dans les milieux politiques, le même désir de prononcer la dissolution du Parlement. » — Chez nous, notre Chambre ayant achevé le mandat que les électeurs (souverains !) lui avaient confié, et par conséquent n'existant plus légalement, on nous a dit qu'on la prorogeait ; là-bas on pousse la magnanimité jusqu'à ne la point dissoudre !

— Je désire terminer de façon encore plus hilarante. J'ai donné une chronique aux *Cahiers idéalistes français* (numéro de juillet) ; et ce n'est pas de cela dont j'aurai l'outrecuidance de parler ici, non plus que des passages que la censure a supprimés dans icelle. Mais j'avais placé en épigraphe un vers de Racine, que voici :

« La plus sainte des lois, ah ! c'est de nous sauver »
tirée de son *Bajazet* (Acte II), que la censure a jugé à propos de supprimer également !

Ainsi, M. Clemenceau dit à la tribune de la Chambre, le 8 mars : « Je vous ai averti dès le premier jour que je supprimerais la censure. Je dis que des républicains ne doivent pas avoir peur de la liberté de la presse » ; et M. Clémentel dit à la même tribune le 11 avril : « La liberté de la presse reste absolue », pour que la censure — qui n'existe pas — supprime, en France, un vers de Jean Racine, joué devant Louis XIV, le tyran !

ERMENONVILLE.

La Femme Enchaînée

Sur le *Journal* du 7 septembre, on pouvait lire ceci à propos de notre exposition de modes, à Zurich : « Bien qu'on ne vendit qu'aux seuls marchands, et non aux particuliers — car notre haut commerce est trop grand seigneur pour faire mesquinement la concurrence locale à l'âpre manière boche — les commandes qu'on ne sollicitait pas, approchèrent le demi-million. Les frais de cette manifestation artistique ne dépassent pas, que je sache, trente mille francs. »

Et, au-dessous de cet article, l'information suivante : « Les couturières réclament — Les cousettes parisiennes réclament surtout, comme l'on sait, la journée de huit heures, trois francs d'indemnité de vie chère et la généralisation de la semaine anglaise. La Fédération de l'Habillement s'était chargée de transmettre aux diverses Chambres patronales de la couture et de la confection parisienne la liste de ces desiderata. Mais peu de réponses lui sont parvenues. »

— Américains, Anglais, lisez et jugez !

Notre haut commerce est grand seigneur ! — Ah ! oui ! il est

grand seigneur à l'égard de l'étranger ; et vis-à-vis des petites Françaises qui font la richesse, il est négrier ! — Ah ! comme le voilà bien le coq national ! — Crâner, parader, monter sur le traiteau ! — Crier : « C'est moi qui fait lever le soleil ! » — Entonner la *Marseillaise* pour le Monde entier ! et n'être pas fichu de se libérer soi-même ! — Ah ! le Coq ! le Coq ! — mais un coq qui ne donne pas à manger à ses poules !

Mais dormez-vous encore, Messieurs ! — Etes-vous sourds ? — Ne vous êtes-vous pas aperçus que les femmes ont enlevé le bandeau que vous leur aviez mis sur les yeux, et que de tous côtés, elles se lèvent et s'indignent et se révoltent ! Ah ! peut-être êtes-vous tous aussi trop grands seigneurs, pour vous rendre compte. Mais nous allons nous charger de vous réveiller ! Ah ! oui ! les mannequins de Zurich avaient la cheville fine !... Et elles avaient, sans doute, aussi, hélas ! du rouge Dorin ou Bourjois sur les joues. Et vous toutes aussi, petites midinettes, petites cousettes, votre régime vous permet de vous offrir cela, avec ou sans Pilules Pink pour personnes pâles.

Oui vraiment ! — Et il n'y a pas que les chevilles que vous aviez de fines ! N'est-ce pas petite ouvrière blonde qu'étreignait la pleurésie et qui me disiez : « Après ma journée, je recommençais à travailler chez moi, pour faire mes robes, mon linge, mon ménage. A peine avais-je le temps de me reposer pour recommencer le lendemain matin. Comme je n'avais pas le moyen de me bien nourrir, le surmenage m'a tuée. » Et vous, qui aviez à payer les mois de nourrice de votre petit garçon, et qui, arrivée aux dernières limites de l'anémie m'expliquiez : « Vous comprenez ! Payer les mois de nourrice, payer mon loyer, manger, m'habiller, comment faire ! Alors, mes repas se composaient d'un café au lait, d'un croissant, et d'un morceau de chocolat ». Et vous, encore ! et vous ! et tant d'autres ! et toutes !... Ah ! qu'elle est innombrable l'armée des femmes mortes de misère, d'épuisement, de chagrin, par la lâcheté et la cruauté du mâle !

Oh ! l'armée de pâles fantômes, aux yeux tristes, aux longs cheveux épars ! Ils se penchent vers moi, ces pauvres visages aux joues creuses, et je les entends gémir : « Si vous saviez ! que nous avons eu froid ! Si vous saviez ! que nous avons eu faim ! Si vous saviez que nous avons pleuré ! » Hélas ! hélas ! qui donc ne le sait, pauvres femmes ! Et, mieux que personne, ceux qui eussent pu y porter remède ! — N'est-ce pas de cela, de la misère des femmes, de leur travail, de leur charme, qu'a toujours été fait le luxe de Paris ! — Ah ! je dirai les choses crûment. — Je ne les dirai jamais assez crûment !

Ne pouvait-on pas lire, dans un journal d'avant-guerre, après l'éloge dithyrambique de quelques mannequins : « Mais il n'y a donc plus de grands-ducs, pour enlever d'aussi jolies femmes ! »

— Oui, les femmes, à Paris, n'ont jamais été que cela, l'appât, pour l'étranger, l'objet qu'on met en montre ! et qu'on ne se donne même pas la peine de payer. — Esclaves, qui, après la parade de luxe, sont obligées de faire la quête ! et de compter sur « la générosité du riche visiteur ».

Mais qui ne le sait ! Tout le monde a répété la phrase de ce directeur de music-hall à ses danseuses, réclamant une indemnité : « Mais vous avez les fauteuils d'orchestre ! »

Ah ! oui ! Après avoir paradé, dansé dans la lumière, elles iront ensuite, pauvres papillons grelottants, dans l'ombre, dans la boue, dans la neige, mendier auprès de ceux qui les applaudissaient tout à l'heure ! Et le mâle qui n'a pas la pudeur de savoir qu'il leur doit le luxe, la beauté, tout ce qu'il y a de charme et de douceur dans la vie, leur dira : « Oui, mais ta tâche n'est pas finie ! Je suis l'Homme et pour que je te permette de vivre, tu me dois encore un frisson de plaisir ! — Viens ! car tu n'es rien que l'esclave — et une chair qui m'appartient ! » — Et la femme doit accepter ou mourir, de faim, de froid ! — Car il y a là-bas, dans quelque bouge, la mansarde, étroite et froide, et sans air, et sans pain. Et il y a aussi peut-être, l'enfant, le cher petit, que quelque autre, un jour, a abandonné ! Et la femme, esclave moderne, doit subir les conditions de l'homme. Car il faut qu'elle expie ce sexe, d'être

ce qui les enfanta en pleurant, d'être ce qui les berça, d'être ce qui inventa la Douceur, et la Pitié ! et le Sourire !

Et je n'ai pas encore fini ! — Est-ce que l'on pourra jamais finir, sur ce chapitre !

Comme elles sont toujours vraies, et d'un réalisme aigu, ces lignes de Lucien Descaves dans « Une Teigne » : Elles se nourrissaient de rien, de frites, de raisins secs ou de larges figues qu'elle mangeait en l'accompagnant dans les rues peu passantes, pendant qu'il épuisait les redites ». Et plus loin : « Justement les apprenties corsetières sortaient : deux petits laideurons, d'abord, puis une grande fille esquinée, qui crachait rouge, et devait laisser tous les soirs un peu de ses poumons dans le ruisseau ». Pauvres filles ! Combien parmi vous, auront laissé leurs poumons dans le ruisseau ! Et c'est peut-être de cela, qu'est faite la parisine, l'atmosphère subtile et inexprimable de Paris, dont parle Emile Bergerat dans ses Mémoires ! — de votre vie, ô petites midinettes, ô petites artistes ! ô lamentables petites femmes de Paris ! — Ainsi s'explique le mot cynique et vrai de cet étranger, un jour, devant le troupeau montant et descendant des femmes à vendre : « Heureux pays ! où ce sont les femmes qui travaillent ! » Répondez, hommes — et dites si tout cela n'est pas vrai ! — C'est ici la Tribune des Femmes ! Il faudra que justice soit faite ! Il faudra qu'il n'y ait pas une femme, en France et dans le monde entier, ensuite, qui ne gagne largement, librement sa vie, sans avoir à subir les exigences du mâle ! — Nous voulons, entendez bien, avoir le droit de vivre et d'aimer aussi librement que vous-même !

A Monsieur Clemenceau, qui, jadis, écrivait « La Traite des Chanteuses » je dénonce la traite des femmes, de toutes les femmes. Il est au pouvoir, maintenant — qu'il fasse justice !

Laure TARROUX DE SAINT-HILAIRE.

LETTRES DE FEMMES

« J'ai mis une robe sombre aujourd'hui. Cependant quel beau soleil et comme il fait mal, parce que là-bas, tu te disputas à la mort, que tu vis dans un mystère affreux pour moi. Je n'ai rien reçu de toi aujourd'hui. Pour bercer mon angoisse, je viens de relire ta dernière lettre. Elle trahit l'inquiétude de ta chère absente que la distance te rend bien à tort énigmatique. En évoquant ta dernière permission, tu parles des inconséquences de l'insouciance insultante de l'arrière, des saletés qui se révèlent... toujours, toujours... Comme cette allusion me blesse, cher aimé et comme tu me connais mal. Je suis tellement près de toi, par le cœur, en pensées, en renoncements même quotidiens qui ne sont rien à côté des tiens dont l'expression est plus que sacrée ! Que ne donnerai-je pas, afin de souffrir pour toi, si ma misère pouvait alléger tes souffrances. Songe donc, à vivre constamment dans notre chez nous, notre nid tout embaumé de tendresses passées, je deviens parfois incapable de faire un geste. Je voudrais ranger tes affaires. Il y a sur ton bureau des livres, des papiers en désordre. Je ne veux pas y toucher. Cet éparpillement des choses, c'est un peu de ton âme qui s'étale, comme pour vouloir mieux se montrer. Je l'aime ainsi. Des seringas que je t'ai cueillis aux dernières promenades sont là, dans les potiches, tout pantelants et fanés. D'autres fleurs, plus fraîches pourraient les remplacer. Non, mon amour, je ne veux rien changer. Je n'en ai pas le courage. Voici ma vie, en somme, une existence figée, où tout n'est que contemplation, regards de mon cœur vers le Passé, notre beau Passé, vers l'Avenir qui m'affole, vers tout ce qui est toi. A vivre ainsi avec soi-même, on éprouve une torture qui vous abat jusqu'au désespoir. Toi, tu ne le comprendras peut-être jamais. La mobilité de ton existence t'empêche de réfléchir, ton esprit tourné incessamment vers l'action, a chassé le rêve. Vous autres, hommes, vous n'avez pas le temps de pleurer et vos larmes ne sont pas les nôtres. Tu es

donc, dans un sens plus heureux que moi. Aussi, mon cher amour, je t'appartiens en ce moment, plus que tu ne m'appartiens, et tu doutes, tu persistes à douter. Non, je t'en supplie, parle d'autre chose si tu ne veux pas me faire de la peine. Dis-moi seulement que tu me reviendras. Je t'attends, et je prépare plus passionnément que jamais le baiser d'amour qui me permettra de te serrer à nouveau dans mes bras.

Synthétiquement, je veux imaginer ainsi, la lettre des femmes du temps de la guerre. Au rythme dolent des souvenirs, les amoureuses véritables ont la piété forte et sereine de leur amour. Sans leur prêcher une austérité voisine d'un ascétisme ridicule et sans utilité, j'ai gardé une estime admirative pour toutes celles dont la décence et la mesure ont sauvé la dignité d'une époque en deuil. J'ai gardé de plus ma dévotion pure pour toutes les femmes, qui, dans la rédaction fidèlement régulière, d'une lettre ardente, sincère, ont su idéaliser magnifiquement l'absence et exalté les espérances divines de l'attente. Je ne parle pas ici, des occasionnelles tueuses de cafard soudainement apparues dans les « marrainages à la blague » où la superficialité des relations épistolaires, semble un défi à la franchise et à l'amour. Je ne veux que fixer l'âme vivante et profonde des femmes qui souffrent, qui attendent, qui pleurent, mais qui espèrent. Dans ces heures exceptionnellement cruelles, le rôle du cœur est primordial, et les lettres qui en sont les ambassadrices apportées de bonheur et d'illusions, ont plus que jamais la valeur sacrée d'un symbole. Elles sont des forces inappréciables au combat. Elles sont les munitions splendides qui font flamboyer les énergies.

« Femmes, écrivez donc longuement. Il y a du parfum et des clartés troublantes, lorsque, dans vos lettres, vous faites passer tous les frémissements de vos âmes inquiètes. Ecrivez sans faiblir comme s'il y avait pour vous cette joie unique. Par delà les complexités infinies de votre cœur, on trouve au fond de vous-même, cette sollicitude inédite, qui recèle un « je ne sais quoi » pénétrant, de tendresse maternelle. Vos lettres sont autant de petites âmes détachées de la vôtre. On attend tellement de vous, là-bas, au fond de la tranchée froide, tellement d'espoir, que chaque mot que vous faites sonner, n'est qu'une musique célébrant la vie, chaque parole de vous semble l'écharpe rose qui s'enroule autour des souvenirs pour leur donner un embellissement plus grave. »

Les lettres au front, les lettres de femmes sont des rendez-vous. Elles sont toute la vie à côté de la mort lente des factions dans la boue, des attitudes crispées sous l'aile capricieuse de la mort. Les vagemestres sont des dieux, peut-être ceux des armées, car ils ravitaillent en pensées, en tendresses, en souvenirs éperdus des aimées lointaines, ceux qui ne veulent pas mourir.

Il me faut évoquer des lettres de femmes plus douloureuses encore. Celles-ci ont des accents singuliers et vibrent comme des mélodies qui s'obstinent. Elles sont simples, fuient l'analyse. Elles renferment toutes les détresses comme toutes les espérances. Ce sont les lettres des mères au cœur immense, qui s'expriment comme des larmes qu'il ne faut pas tarir, parce qu'elles sont la complainte la plus bouleversante de la vie. Ah ! si l'on avait demandé l'avis des mères ! Je songe à une urne gigantesque, où toutes les mères des nations belligérantes, du monde entier même, auraient glissé leur implacable veto. C'eût été l'impossible réalisation du plus paradoxal des cataclysmes humains. Quelles belles lettres que ces bulletins de vote décisifs.

En attendant la mort des guerres, ô femmes, écrivez longuement. On attend tellement de votre cœur, au fond de la tranchée sanglante, tellement de ciel bleu, que chaque mot semble une caresse harmonieuse, une promesse folle de refaire une vie que l'on voudra plus belle. Au rythme dolent des souvenirs, les exilés héroïques ont la piété forte et sereine de leur amour. Et ces souvenirs, ce sont vos lettres ô femmes, qui les font renaître, et tisser plus solidement la trame des liens d'amour, de ces chaînes d'or qui sont la poésie merveilleuse de la vie. »

Germain DORRÉ.

ENTRETIENS

Sous le camouflage, les canons sont silencieux. Près de nous, en plein air, les hommes mangent... Nos propos s'élèvent, gais, insouciantes.

— On dirait une partie de « camping ».

— Voilà les charmes de la guerre.

— A aucun moment, quoi que ce soit ne me rendra la guerre supportable : je n'ai jamais apprécié de charme ou de beauté en elle. La guerre est ignoble.

— Ne parlez donc pas si haut, vous êtes officier.

Officier ! depuis que j'ai ce galon, je ne dois plus élever la voix contre la monstruosité immense. Quelle conscience ont-ils donc ?

— Ne le dites pas devant les hommes.

— Ne le savent-ils pas aussi ! en connaissez-vous un seul qui l'apprécie ?

Mes camarades se taisent.

ils continuent...

— La guerre a ses splendeurs... un « barrage » la nuit est une merveille... Souvenez-vous de ceux de la Somme... les nuits noires zébrées d'éclairs violets ou bleutés... ce roulement de tonnerre grondant au delà des collines à l'infini : la puissance de l'homme.

— Non, la manifestation de sa cruauté, de son instinct de destruction : je ne peux même pas admirer alors ; je songe aux résultats, et je frémis...

— L'homme doit faire la guerre... si tout à l'heure vous commandez un tir, vous verrez que les servants enverront la mort en riant.

— Ils obéissent... Je les plains de tuer... la guerre est ignoble. Peuvent-ils aimer cette tuerie ? oh, les malheureux. Ce matin j'ai admiré un homme qui avait fait sept prisonniers... sept hommes qui reverront leur pays... leur vainqueur ne se doutait pas de sa bonne action, j'ai dit, ici, ce que je pensais... on m'a regardé...

Tout à coup, un sifflement qui approche, s'accroît, enfile démesurément, nous courbons la tête... un « vbraouf » empoussière... de la terre vole... nous gagnons un abri... un deuxième... un troisième plus près... des cris nous parviennent... un infirmier passe.

Tout est fini... un blessé... je vais le voir... oh, l'horreur.

Un homme, tout jeune est là, étendu. On lui fait des pansements, à quoi bon ? n'est-il pas déjà mort ? Le pauvre : la face est labourée, des lambeaux de chair pendent ; l'os du crâne est à nu ; il y a un œil qui ne voit plus... l'autre est fermé... il se plaint doucement... un gémissement qui monte, je ne sais d'où, qui croît et décroît... il respire à peine... il ne sait ce qui l'entoure.

Nous sommes là, près de lui ; nous en avons vus pourtant tomber, et nous avons les larmes aux yeux : il a vingt ans.

— Je ne veux pas mourir encore... je ne veux pas mourir encore...

J'ai serré les poignets... et je me suis enfui en pleurant sur l'infamie des Hommes.

Louis JEAN.

A PROPOS DE CAPTIVITÉS

CENSURE

créatrice de l'Avenir Social d'Épône.

Maurice WULLEM.

Propos d'une Villageoise

... Dans une cour largement ombragée, dansent et rient les petits enfants. Ce sont de pauvres petits enfants, enfants de pauvres, tous orphelins.

Le savent-ils tous ces petiots qu'à leur foyer des places sont vides ? sentent-ils en leur petit cœur la peine et l'angoisse qui si souvent étreignent les orphelins ? — non bien sûr ; leurs yeux sont clairs et s'ils s'embuent de larmes, ce ne sont que pleurs légers, rosée d'avril tôt séchée.

... Filles et garçons, les mains unies dansent en rond, et leurs voix fraîches, avec harmonie se mêlent aux chants des oiseaux cachés dans le vieux parc. Puis la bande se disperse, on se cherche, on se poursuit dans une course folle et l'on s'assied enfin, épuisé de rires !

Non, en vérité, je vous le dis, ils ne savent pas les chers petiots qu'ils sont orphelins. N'ont-ils pas ici une famille, une grande famille ? Leur maman, c'est « tante Madeleine », blonde et douce, aux gestes simples, toujours affairée ; son cœur est ouvert à toutes les détresses, et son regard clair dit les idéales pensées qui l'occupent.

Malgré des difficultés inouïes. Elle a su créer un foyer aux orphelins de la classe ouvrière. Je recommande chaleureusement cette œuvre à nos lecteurs : comme tout ce qui est sincère et propre, elle est pauvre et ne peut ainsi abriter qu'un nombre restreint d'orphelins, alors que l'armée de ces pauvres petits croît de jour en jour.

Germaine DEGROND.

CENSURE

La Marche des Crétins

Une circulaire ministérielle vient de prévenir les femmes qui auraient des velléités d'épouser des Musulmans, qu'elles seront soumises au lois matrimoniales du Coran, et qu'elles ne pourront réclamer si elles se voient logées avec une douzaine de rivales...

A la lecture de ce communiqué, tout le « monde bien pensant » s'est récrié sur l'inconduite de la femme française... Eternelle aventure de la paille et de la poutre !

Ces dames, — dont la charité est un sport comme le tennis — nous ont pris à témoin des méfaits de nos femmes ! je ne saurai trop les en remercier. Mais, qu'elles ne se donnent pas la peine, ces chères lectrices du *Figaro* et de l'*Echo*, de venger notre honneur de Français.

L'infidélité des deux sexes en cette période héroïque, ainsi que je l'ai montré dans quelques articles — n'est ...qu'une des innombrables conséquences de la lutte pour la Civilisation (?).

Il y a quatre ans que la séparation a eu lieu (il est vrai que la guerre ne dure pour les civils que depuis cette année); il y a cinquante mois que le sexe faible a dû faire face aux nécessités de la vie. La jeune fille et l'épouse pauvres, à l'usine et dans tous les corps de métier, doivent gagner leur pain et celui des gosses, sans avoir à attendre aucune clémence de la part du patron.

Le travail, supporté avec l'abnégation que savent prêcher nos honorables politicards, n'est en somme qu'une habitude à prendre, quand on garde la santé. La paysanne ou l'ouvrière ont turbiné comme des hommes. Elles sont sorties du rôle passif du Foyer, en perdant un peu de leur grâce, mais en y gagnant du courage.

La guerre a transformé la femme, la machine l'a prise tout entière. Elle est condamnée désormais à se suffire à elle-même par ses bras et son cerveau. Elle est devenue ainsi, une des forces de la nation, force avec laquelle il faudra compter, que les politiciens de la droite le veuillent ou non — ... Mais n'était-ce pas trop demander à la femme que de la condamner à la solitude durant quatre ans. Passe encore pour les unions dont l'amour était la base : la fidélité est toute naturelle pour ceux qui aiment. Les femmes libres ou les épouses des nombreux « mariages de raison », n'ont pas su résister à la tentation de l'instinct. Devant la cherté de la vie, il est impossible à l'ouvrière de goûter aux distractions sans le secours de plus riche qu'elle. Alors ?... Toutes ces choses ne sont qu'humaines, elles sont la conséquence d'un besoin âpre de bonheur qui nous pousse tous à fuir à la banalité et l'esclavage de la vie... D'ailleurs, la femme n'est pas responsable de la guerre. Elle ne se croit pas obligée de s'imposer de volontaires sacrifices : Se mortifier ne soulagerait nullement les forçats qui s'entre-tuent.

Elle tâche de supporter le minimum de souffrance.

Nous-mêmes, ne tentons-nous pas l'impossible pour tuer le cafard. — Il est logique que l'homme qui souffre soit choqué de la joie ambiante. Mais, je vous en prie, pas d'hypocrisie ! J'ai toujours cru à la maxime : « Etre juste, c'est marcher à la conquête de son bonheur sans nuire jamais au bonheur d'autrui. » Les sermons furent toujours du verbiage.

N'est pire égoïste que celui qui ordonne la bonté aux autres. Voyez les Jésuites ! N'est pire froussard que celui qui prêche la guerre à outrance. Voyez Barrès ! N'est pire traître que celui qui dénonce les honnêtes gens. Voyez Daudet.

Nous n'avons que faire, nous, les combattants, des utopies par lesquelles les bourgeois veulent nous endormir, après nous avoir à demi-assommés. Nous pensons à ce que bon nous semble.

Par nos blessures, par nos deuils, par notre incommensurable sacrifice, nous aurons conquis le droit de vivre en paix. Mort aux bourdons ! Avis aux farceurs de la presse et de la ville qui auraient après la guerre l'intention de nous clai-ronner aux oreilles leurs imbécillités.

Alfred FABRÈGUES.

53^e d'Artillerie. En convalescence.

REVUE DES IDÉES

Revue et Périodiques s'accumulent sur mon bureau. Franches ou indécises, partiales ou éclectiques, elles illustrent les états divers de la Conscience Française.

Voici l'*Avenir International*, revue socialiste de gauche. Romain Rolland y voisine avec Amédée Dunois. Jean de Saint-Prix parle du mouvement anarchiste en Russie, mouvement qui répond mieux que le socialisme scientifique (les Bolchéviks au caractère mystique et individualiste du grand Peuple Slave).

Le *Scarabée* tient une place à part parmi les jeunes revues. M. Etienne Marie, un très fin lettré, préside aux destinées de cette publication et y publie des poèmes, des contes et d'excellentes études sur la Littérature, sur l'Art et sur l'Esthétique générale.

MM. Maesemaekers, Jean Noury, Cagin sont ses collaborateurs les plus fidèles et les meilleurs.

La Directrice-Gérante : Colette REYNAUD

Le *Carnet Critique* dont j'ai critiqué l'orientation dans la *Sève* mais qui, je l'avoue, fait œuvre noble et utile, est une libre tribune où se rencontrent quelques écrivains parmi les plus distingués. Critique avisé et intelligent, M. Gaston Ribière-Carey s'entoure des écrivains tels que Fernand Divoire, Thibaudet, Deffoux, Louis de Gonzague Frick, Jean Pauthon, etc... A remarquer dans le dernier numéro une vaste étude de S. A. Massou sur Henri Barbusse, une page de Louis de Gonzague Frick d'une très haute tenue littéraire, un article de Gustave-Louis Taintain qui est un des esprits les plus cultivés et les plus pénétrants de la jeune littérature, un incisif portrait de M. Henry Céard par Léon Deffoux dont il me sera donné de louer prochainement l'érudition « naturaliste » et le tact, enfin quelques notes sur l'Art de Banville d'Hostel qui dédaigne à juste titre les digressions oiseuses et qui définit en quelques mots brefs précis et judicieux, les œuvres dont il traite.

L'*Europe Nouvelle* publie une curieuse étude de Pierre-Mac Orlan sur le roman d'aventures et la suite de l'*Enquête* de Marc Henry sur le théâtre. Cette enquête ne semble pas avoir donné jusqu'ici des résultats satisfaisants.

La *Revue Républicaine* qui vient de voir le jour est un sérieux appoint à l'œuvre de la Défense Républicaine si molle et si indécise. Il n'y aura jamais assez de publications pour répandre l'idée Démocratique à travers le pays et pour clamer l'inébranlable attachement du Peuple Français à ses libertés perdues et à ses traditions foulées aux pieds. La « Voix des Femmes » salue avec joie la *Revue Républicaine*.

J'ai à cœur de signaler deux articles très importants de Madame Louise Bodin, parus dans la *Forge* et dans la *Caravane*. Madame Louise Bodin qui a su grouper autour de ce journal les forces et les énergies disséminées et qui a secondé notre chère Colette Reyraud dans son immense et héroïque labeur a droit à notre estime et à notre affection. Ceux qui lisent la « Voix des Femmes », aiment, j'en suis certain, sa pensée courageuse, son esprit ouvert et passionné. Ceux qui œuvrent, ceux qui écrivent à ses côtés ont éprouvé son amitié réconfortante et ont subi la contagion de son enthousiasme.

L'*Éloge de la Sensibilité* (La *Caravane*, juin-juillet) c'est le cri longtemps refoulé du cœur, c'est le cri d'alarme jeté à tous ceux qui font durer la guerre en muselant et en tuant la voix souveraine du cœur.

Louise Bodin s'élève contre cette acceptation placide de toutes les souffrances et de tous les sacrifices.

La *Caravane* qui est la doyenne des jeunes revues de guerre poursuit au milieu de nombreux difficultés son admirable effort.

« Henri Heine et Romain Rolland » (la *Forge*, juillet) est un écrit inspiré du plus pur patriotisme. Je ne saurais mieux faire que d'en citer ce passage, dont on appréciera l'élévation et la valeur : « Car dire d'un être qu'il n'a pas aimé son pays parce qu'il n'a pas voulu se solidariser avec ceux qu'Henri Heine appelait avec son habituelle violence les pharisiens de la nationalité, les valets en livrée noire, rouge et or qui fraternisent aujourd'hui avec les antipathies des gouvernements qui jouissent de l'amour et du respect de la Censure (décembre 1844). C'est du sophisme le plus détestable et le plus injuste, c'est confondre la patrie avec ceux qui en sont les vendeurs et les trafiquants ». ... Cet article contient les pages les plus émouvantes d'entre toutes celles qu'a écrites Mme Louise Bodin. Mais peut-être les « Quatre Princesses Errantes » (1) nous réservent-elles encore quelques douces surprises.

WALDEMAR George.

(1) « Les Quatre Princesses Errantes » par Louise Bodin, à paraître prochainement aux Editions de la *Forge*.

Demandez à notre Librairie :

<i>Les Forces Détournées</i> , Henriette SAURET.....	5 »
<i>La Faiseuse de Gloire</i> , Paul BURLON.....	4 »
<i>Les Hontes de la Guerre</i> , LONGIN.....	3 50
<i>Idéals Politiques</i> , Bertrand RUSSEL.....	0 75
<i>Falourdin</i>	2 »
<i>Fresques et Croquis</i> , Marcel BOSCH.....	1 25
<i>Le Bonheur d'Aimer</i> , Gabriel BELOX.....	3 50
<i>Les Agenouillées</i> , Pierre LARIVIÈRE.....	0 60
<i>Les Plourants de Saint-Michel</i> , Victor ENG.....	1 »
<i>Le soleil sur la ville</i> , Roger ENG.....	1 »
<i>J.-L. Peretz</i> , Lufus BLUMENFELER.....	1 »
<i>Petit Annuaire des Ecrivains</i>	3 »
<i>Le Pensionnat</i> , Jean DE SAINT-PRIX.....	2 50
<i>Le Cléricalisme et la Guerre</i> , Sixte QUENIN.....	1 »

Ces ouvrages sont envoyés contre le prix en bons ou mandats-poste, plus le port : 40 centimes pour les livres et 15 centimes pour les brochures.

Imp. BERESNIAK et Fils, 42, Rue Lagrange, Paris

